

Passé composé

EH OUI, JE M'EN VAIS SUR MES QUATRE-VINGTS ANS. Tout doucement, disent les gens. Moi, je trouve que cela va de plus en plus vite. Quatre-vingts ans : inutile d'applaudir, il n'y a vraiment pas de quoi. D'abord, parce que je n'en suis aucunement responsable ; ensuite, parce que le tableau est loin d'être rose (à supposer que cette ignoble couleur soit le signe d'une réussite). Que mes jours soient comptés, je le sais ; mais les jours de chacun sont comptés — quel que soit son âge. Que mon corps cache au fond de lui-même un point faible, là où un organe peut cesser brusquement son service, et le corps entier du même coup, cela aussi je le sais. Mais on peut mourir d'anévrisme ou d'une autre saleté aussi bien à vingt ans. Comme je l'ai toujours pensé, le Créateur a cherché trop d'ingénieuses complications en fabriquant l'homme. Du travail de perfectionniste, qui a dû lui donner du bon temps, mais quelle quantité de pannes possibles ! Mieux aurait valu quelque chose d'aussi simple, d'aussi rustique, d'aussi increvable qu'une deux chevaux.

J'en sais quelque chose : j'ai eu l'intelligence, il y a quelques années, de chuter dans un escalier avec tant d'adresse que mon genou droit a subi de sérieux dégâts, et irréversibles. Les médecins m'ont expliqué, avec un accent d'admiration touchant, que la complexité de cette articulation était remarquable, un vrai chef d'œuvre — si bien qu'une fois mise en morceaux on ne pouvait guère espérer qu'une récupération partielle. En langage ordinaire, mon genou est resté ankylosé

à 60 pour cent et m'oblige à boîter avec une canne. En prime, il me comble de douleurs aussi diverses qu'efficaces.

Mais quoi ! je ne suis pas aveugle, seulement à moitié sourd ; je représente un échantillon vivant d'arthroses et de rhumatismes. La phrase que j'entends le plus souvent ? « Ne vous plaignez pas, Monsieur Arnaud, une pareille santé à votre âge ! Tant de gens, bien plus jeunes, seraient trop heureux d'en avoir autant à leur service. » Sur quoi, je n'ai plus qu'à me taire. Et après tout, c'est aussi bien : un vieillard fatigue tout le monde par ses plaintes et jérémiades qui n'intéressent — et encore ! — que lui-même. Il y a beau temps que le père Horace l'avait dit : *querulus, laudator temporis acti se puero*^a. Et je n'en suis même plus à célébrer ce fameux temps *me puero*^b.

Des regrets, peut-être, mais surtout des remords : le vrai drame de la jeunesse, c'est qu'elle se livre aux grands désespoirs cosmiques, si caractéristiques de cet âge, et oublie d'apprécier toutes les joies qui se présentent à elle et ne paraîtront plus : le sentiment, au matin, que le monde vous appartient, que chaque pas gagné va être une révélation, l'horizon immense de tout ce qu'il y a à voir, à comprendre, à sentir, un choix d'une telle richesse qu'on n'ose même pas le commencer, et la force inépuisable de ce corps, dont il faudra attendre la vieillesse pour savoir s'en émerveiller... On ne comprend son bonheur, dit, je crois, Pascal, qu'une fois qu'on l'a perdu.

J'ai été marié, un bon mariage, mais, sur le moment même, incapable d'en apprécier la douceur, toujours obsédé que j'étais par les petites difficultés quotidiennes de la vie qui avaient le don de me faire grogner perpétuellement — et je suis déjà par nature ce que Saint-Simon appelle : un vrai

a. Horace, Art poétique : [Le vieillard], grondeur, fait l'éloge du temps où il était enfant.

b. Où j'étais enfant.

fagot d'épines. J'ai honte, aujourd'hui, quand j'y pense. Bien joli d'avoir honte, mais c'est beaucoup trop tard ; mieux eût valu sur le moment. . . J'avais trente cinq ans, lorsque je me suis marié, et déjà de multiples défauts d'un vieux garçon quelque peu maniaque. Bertie était plus jeune que moi de sept ans ; mais pas du tout la femme-enfant des mauvais romans à la sous-Dickens. Je l'ai aimée, je l'aime encore, profondément, ma nature étant étrangère à tout ce qui est superficiel. Elle m'a donné son amour, jamais démenti. Mais je ne puis oublier le voile de peine qui ombrait son visage, parfois, devant mes manifestations injustes de mauvaise humeur : il m'aurait été si facile, alors, de m'excuser ! Maintenant, le fossé impassable de l'absence, et qui va chaque jour s'élargissant, arrête toute excuse et ne me laisse que des remords.

Et pourtant je l'aimais, vraiment je l'aimais. Oui, mais voilà : toujours le fagot d'épines. Sans que cela aille trop profondément : nous nous entendions bien, notre amour était fait d'affection et de tendresse. Dire que, dans ma profonde stupidité, je pensais que c'était le rôle de la femme de manifester de la tendresse à son mari ! Je ne me rappelle plus si le terme de machisme était déjà apparu à cette époque. Je ne crois pas ; en tout cas, j'étais quelque peu macho. Et pourtant pas du tout porté sur le don juanisme : je n'étais pas séduisant, ne tenais pas à l'être, et je n'avais aucun désir de tromper Bertie. J'ai commis bien des mauvaises actions dans ma vie, mais pas celle-là.

Notre ménage était assez lié, avec le ménage Cauzan, Hervé et Claudette. Lui, un grand gars, un peu mou, un peu bellâtre, pas antipathique, d'ailleurs ; je puis le dire objectivement, n'ayant jamais eu vraiment d'amis : tout simplement, je ne suis pas le type à ça. Elle, Claudette, grande, mince, des cheveux châtains, s'entendait bien avec Bertie, malgré leurs différences physiques : Bertie était petite, tou-

jours en sourires sous une chevelure si noire qu'elle en avait des reflets bleus.

Bon, la vie suivait son cours, pas d'enfants, ni les uns ni les autres. Le métier marchait : je dis le métier au singulier, parce qu'Hervé et moi étions tous deux ingénieurs à l'arsenal maritime où notre partie était les sous-marins. Avec les perpétuels bruits de guerre, le chômage ne menaçait pas dans ce rayon.

Puis voilà que Bertie m'a annoncé qu'elle attendait un bébé : ça lui faisait une joie extraordinaire. Moi ? comme beaucoup d'hommes, j'attendais l'ide voir l'enfant pour décider quelle idée je m'en ferais. Malgré mon air bourru et mes accès de mauvaise humeur, je ne crois pas être un homme méchant. Cet enfant là, il me semble que je l'aurais aimé.

Car est venu ce jour que je ne pourrai jamais oublier, qui a fait tomber sur mes épaules cette charge de chagrins et de remords, qui me pèse toujours aussi lourd, tant d'années après. Je venais de rentrer du travail, las, irrité, parce que quelque chose n'avait pas marché : dire que je ne sais même plus quoi ! Bertie m'a interpellé : « Tu veux être gentil, Bobi ? Maman a téléphoné qu'elle arrive tout à l'heure à la gare. Tu veux bien y aller ? » Justement non, je ne voulais pas. Inutile de redire des histoires de belles-mères, on sait bien ce que c'est. Mais surtout, ma fatigue et mon énervement me faisaient tout prendre à rebrousse-poil. Bertie m'a regardé, mi-étonnée, mi-peinée ; elle a fait contre mauvaise fortune bon cœur : « Ne t'en fais par Bobi ; je prends l'auto et j'y vais. » Cela non plus ne me plaisait pas trop : mon côté macho m'a toujours poussé à estimer que les femmes n'entendent rien à la conduite, que moi seul en étais capable. Dire qu'aujourd'hui j'ai dû y renoncer, et depuis plusieurs années, mon âge me menant à des distractions catastrophiques ! Après deux ou trois *narrow escapes*, il m'a fallu abandonner, à contre-cœur. D'ailleurs Bertie conduisait correctement, mais voilà,

ce n'était pas moi. Et puis les femmes et la mécanique... Et cette sacrée belle-mère ne pouvait pas rester chez elle ?

Pendant que je grognais, Bertie avait déjà sorti l'auto, une Simca 1.100, bleue. Par la portière, elle m'a dit en souriant : « À très bientôt, Bobi. » Un signe de la main, elle était partie. Mon enfer, aujourd'hui, est de ne lui avoir pas répondu, mais tourné le dos en grommelant. Et cela, je ne me le pardonnerai jamais. Je suis agnostique, mais elle était croyante, et il n'est pas possible que de là où elle espérait aller, dans l'au-delà, elle ne voie pas mon pitoyable chagrin, ne le comprenne pas, ne me pardonne pas. Mais moi, je ne me pardonne pas.

Peut-être vingt minutes plus tard, une auto s'est arrêtée sur un coup de frein brutal devant ma porte, Hervé et Claudette, le visage décomposé. J'ai immédiatement compris, écoutant à peine leur bredouillement qui parlait de grave accident, très grave. Assommé par le coup, et pourtant sensible, même à ce moment-là, au fait qu'ils étaient venus en personne pour m'éviter le choc du téléphone. On m'a conduit à la gendarmerie, mené dans une pièce où sous un drap... Une main me retenait le bras et j'ai voulu me dégager ; j'ai horreur qu'on me touche. Mais le gendarme insistait, horriblement gêné, avec un tact plein de maladresse : « Écoutez, Monsieur Arnaud... on a pensé... le visage est pas mal abîmé... vaudrait mieux pas... » Il avait raison : mieux valait garder le souvenir d'une Bertie au visage intact, vivant. Je suis resté un long moment devant cette gisante voilée, déjà séparé d'elle par le fossé infranchissable à tout jamais, sans plus de pensées, écrasé par la pire douleur qui puisse atteindre l'homme. Seuls dépassaient du drap blanc ses cheveux noirs ; je me suis penché pour les baiser : ils étaient déjà froids. Il n'y avait plus qu'à partir. Le reste n'appartient qu'à moi.

Hervé et Claudette ont fait ce qu'ils ont pu pour moi. Inutile de décrire l'enterrement et les suites : ce fut, là aussi, une dure épreuve. Ils voulaient m'empêcher d'assister au

procès du chauffard, j'y suis allé quand même. Une brute alcoolique qui conduisait son camion avec plusieurs grammes d'alcool dans le sang : il avait pris la 1.100 en écharpe et l'avait broyée sans esquiver un geste pour l'éviter, Sa défense était un modèle de simplicité : « J'me rappelle de rien. J'sais pas, j'étais saoul. » Ce qui lui paraissait une excuse très suffisante. Je suis sorti de la salle du tribunal, je me sentais une horrible envie de meurtre. Mais à quoi bon ? Cela ne m'aurait pas rendu Bertie et l'enfant.

J'ai donc dû faire l'apprentissage de la vie de veuf : toujours le fagot d'épines, mais dorénavant elles ne pouvaient plus griffer que moi-même. Pas la peine d'entreprendre une analyse ou une explication : personne ne peut comprendre, s'il n'est point passé par là. Passé ? qu'est-ce que je dis ? Il s'agit d'un état permanent, et on en souffre jusqu'au moment où l'on crèvera. Je le sais trop bien, puisqu'il y a plus de quarante ans que Bertie... et c'était hier, c'est aujourd'hui, ce sera demain.

La vie, si on peut l'appeler ainsi, a continué. Et voilà que pour agrémenter un peu ma joyeuse existence, la guerre est arrivée. Comme j'étais un ingénieur spécialiste des sous-marins, la sagesse omnisciente de l'armée m'a placé comme aide-électricien dans un des gros ouvrages de la ligne Maginot, près de Forbach — peut-être avec la vague idée qu'il s'agissait d'une sorte de sous-marin terrestre. Je m'y suis étioilé, au milieu de garçons qui n'étaient probablement pas meilleurs ni pires que d'autres. Mais je ne suis pas doué pour la communication ni pour la sympathie. Je me sentais aussi isolé au milieu d'eux que dans un désert. Avec la supériorité, pour le désert, qu'on n'est pas obligé d'y entendre les rabâchages quotidiens sur la bouffe et le sexe, et, pire que tout, un phono graillonieux qui débitait à longueur de journée la seule rengaine qu'ils aimaient : « C'est nous, les gars de la marine. »

Je crois avoir été, somme toute, moins proche du désespoir, quand les Chleus ont fait le tour de l'ouvrage et sont entrés par la porte de derrière, nous menaçant de leurs lance-flammes, avec la bonne nouvelle que nous étions battus, que l'Auguste Maréchal avait signé un armistice, et nous devons nous remettre à la générosité du vainqueur, selon les termes mêmes du dit Maréchal.

Sur quoi, la dite générosité nous a fait sortir à coups de bottes dans le derrière et expédiés dans un camp de prisonniers en Allemagne. Je ne veux pas parler de cette captivité : tout a été écrit là-dessus en bien ou en mal. Le seul bien pour moi était qu'il ne pouvait m'arriver ce qui arrivait à tant d'autres, c'est à dire apprendre, généralement grâce à de cordiales lettres anonymes, que leur femme profitait de leur absence pour les tromper. Dix mois à croupir de la sorte, puis, brusquement, j'ai été rappelé en France, à ma stupéfaction totale. Je devais cette libération aux manœuvres d'Hervé : il était parvenu à convaincre les Allemands que j'étais un spécialiste dans la réparation des sous-marins, tout à fait indispensable au Colossal effort de guerre du Grand Reich. Or les U-boote qui partaient en croisière dans l'Atlantique commençaient à en voir de dures : au large, les Anglais ne les attendaient pas avec des bouquets de fleurs. Certains bâtiments disparaissaient à tout jamais, d'autres revenaient de justesse, pas en trop bon état.

Hervé m'a dûment expliqué tout cela, et, sans plus barguigner, m'a proposé de travailler avec lui dans la Résistance en entrant dans son réseau. J'ai hésité, pas sur la question de principe, bien sûr, mais je me méfiais des méthodes : Hervé me semblait trop bavard, trop confiant, un peu matamore, même. L'idée de réseau ne me plaisait pas davantage : une équipe est une chaîne formée de plusieurs maillons, il y a toujours un maillon plus faible que les autres, et sa rupture entraîne celle de tous les autres. Risquer ma peau, je l'ad-

mettais, mais à la condition d'en être le seul responsable. La discussion entre Hervé et moi fut longue et difficile, mais nous sommes quand même parvenus à un accord : j'entraais dans le réseau sous son autorité hiérarchique (il était plus jeune que moi, mais quelle importance ?), il était entendu que je lui transmettais au fur et à mesure tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles et dont il se réservait de décider l'utilisation. Par contre, je gardais l'initiative de mes actes, à la seule condition de l'en tenir informé.

Accord conclu, accord tenu : aucune difficulté ne s'est élevée entre nous à ce sujet. Chaque réseau avait ses noms : le plus connu et celui qui réussit le mieux était le réseau Jade, dont chaque membre portait un nom de pierre précieuse. Hervé avait choisi de monter un réseau floral : lui, c'était Laurier, son radio Réséda. Avec un sourire de coin, il m'a attribué le nom de Cactus. Après tout, pourquoi pas ? J'étais le veuf bougon, solitaire et misanthrope, celui qui fraye avec le moins de gens possible. Par mesure de sécurité, Hervé et moi, en plein arsenal, nous nous sommes querellés avec violence, fracas et ostentation, à grands coups de gueule. Désormais, officiellement, nous étions brouillés. Cela valait mieux : pour survivre dans la Résistance, il fallait être un vrai maniaque de la prudence. Je pense que c'est à cela que je dois d'être encore vivant.

Bon, les noms de fleurs, c'était très joli, mais comment agir contre les Allemands ? Le sabotage direct, si romantique, sable dans les roulements, instruments de contrôle faussés, était à éliminer. Deux essais avaient aussitôt envoyé deux compagnons devant le peloton d'exécution. Les Allemands sont des techniciens minutieux. et la Gestapo avait réagi avec son efficacité et sa brutalité coutumières. On nous surveillait de trop près : car pour les sous-mariniens teutons le temps des vaches grasses et des milliers de tonnes envoyés par le fond sans difficulté était bien passé. Les Anglais sont lents, mais

obstinés, et une fois bien lancés, ils y allaient sans douceur. En une seule nuit, ils venaient de descendre les trois meilleurs commandants d'U-boote, Prien, Lemp, et Schepke. L'as des chasseurs de sous-marins, Johnny Walker, avait mis au point, avec son équipe de corvettes, sa fameuse méthode de *creeping attack* : avec de la patience et de la ténacité, qualités qui ne manquent pas aux Anglais, elle aboutissait presque toujours à la mise à mort — et quelle mort ! Il suffisait de regarder la tête des équipages, qu'and les sous-marins avariés arrivaient en réparation. On était d'abord frappé par leur puanteur, après des semaines de croisière sans possibilité de se laver, entassés dans un espace clos. La Kriegsmarine les fournissait en sous-vêtements noirs pour que la crasse y fût moins apparente. Et la tension nerveuse les démolissait : dès qu'ils émergeaient, ils voyaient fondre sur eux un Beaufighter ou un Liberator qui les avaient repérés au radar centimétrique et les arrosaient de bombes. Après quoi les frégates prenaient le relais, et l'équipage n'avait plus qu'à écouter en crevant de peur le ping de l'Asdic^a sur la coque. Il ne faut pas oublier que sur les 35 000 types des U-boote 27 500 y sont restés.

La Gestapo s'en doutait bien et redoublait de vigilance. Donc, pas de sabotage direct. Ma méthode était indirecte : sabotage par obéissance intégrale aux ordres allemands. Ça a l'air idiot, mais ça marchait très bien et je restais insoupçonné : j'exécutais aveuglément, comme une brute stupide, ce qu'on me disait de faire. Je gardais avec soin un certain pourcentage de réparations impeccables, sur lesquelles j'attirais l'attention de mes supérieurs, en cas de besoin. Là, ils n'avaient rien à reprendre. Par contre, et avec une jubilation interne que dissimulait soigneusement mon air bourru et borné, je poursuivais jusqu'à l'absurde les directives que je recevais : vous allez faire exécuter une ouver-

a. L'ASDIC (acronyme de *Anti-Submarine Detection Investigation Committee*) est l'ancêtre du sonar actif.

ture de tant sur tant dans cette cloison. Parfait : la cloison était forée, puis la suivante, et ainsi de suite jusqu'à la double coque comprise. Devant les reproches beuglés, je courbais humblement l'échine : « Vous comprenez, c'est vous les techniciens. Moi, je ne suis pas aussi fort que vous. Alors je ne prends pas d'initiatives qui me dépasseraient. J'exécute avec fidélité les ordres, sans chercher à les juger. Pour les sous-marins, les allemands sont bien supérieurs aux français, etc... » Le plus fort est que ça fonctionnait : mon air abruti et mon obéissance passive écartaient leurs soupçons, et la réparation prenait trois semaines de retard ou plus. D'autant que les compagnons, sans que je leur dise rien, avaient saisi le jeu : ils exécutaient mes directives avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elles étaient plus stupides. Mais ils n'ont jamais rien dit, et je n'ai jamais été pris.

Le jeu d'Hervé, enfin, de Laurier, était très efficace, mais horriblement dangereux : dirigeant les réparations, il parvenait à connaître le moment exact où le sous-marin allait appareiller et par son radio Réséda le faisait savoir aux Anglais, qui attendaient au large avec un comité de réception bien monté. À ma connaissance, c'est ainsi que l'U.304, l'U.721 et l'U.649 ont disparu, sans fleurs ni couronnes. Ça marchait, oui, mais trop risqué pour durer. J'ai vu un jour apparaître dans les environs une de ces camionnettes bâchées de gris dont les Allemands se servaient, beaucoup trop efficacement, pour leur radio location. Elle rôdait lentement dans les rues. mine de rien.

J'ai pris le risque d'aller trouver Réséda pour l'avertir du danger et lui conseiller d'arrêter ses émissions. Il était quartier-mâtre radio, avant la défaite ; mais aussi une caboche de Breton qui n'a pas voulu m'écouter : « Impossible d'arrêter, Cactus, trop important. Puis je pianote très vite pour ne pas être repéré. Et après tout, j'ai mon cyanure, pas vrai ? » Eh oui, c'était bien vrai, et il a avalé son cyanure, le

brave gars, pour être bien sûr de ne rien dire, quand la police allemande a enfoncé sa porte, au milieu de l'émission de son message.

Donc, échec total pour la Gestapo qui ne pouvait rien tirer d'un cadavre. Mais ces gens-là savaient compter : trois sous-marins coulés après réparation et au début de leur croisière, cela dépassait les possibilités de coïncidence. Ils ont multiplié leurs recherches autour de l'arsenal, ils sont même venus fouiner de mon côté. Mais il faut croire que j'avais donné à mon personnage de buffle stupide une certaine crédibilité, et tout le monde savait bien que j'étais à couteaux tirés avec Hervé. Ils m'ont laissé tomber, pour appliquer aussitôt leur méthode favorite, chercher et trouver le maillon pourri de la chaîne, le point faible de tout réseau comme je l'avais toujours pensé.

Comment s'y sont-ils pris ? argent ou menace, je ne sais pas. On pouvait leur faire confiance sur ce point. Ils ont trouvé un Judas, et Hervé a été vendu. Ils sont donc venus pour arrêter Laurier. Là, j'ai eu surprise et remords d'avoir sous-estimé Hervé : je le trouvais vaniteux et je craignais sa faiblesse. Mais non : quand les deux salopars de la Gestapo sont entrés dans son bureau pour l'empoigner, tout triomphants déjà, il les a bel et bien rétamés tous les deux avec le Browning qu'il avait rapporté de la guerre. Il est sorti en courant, a descendu une troisième ordure gestapiste qui tentait de l'arrêter, s'est rué dans l'escalier. C'est là que la chance l'a abandonné : un S.S. chargé de bloquer la sortie l'a pratiquement coupé en deux d'une rafale de Schmeisser. Heureusement, oui, je puis dire heureusement, il est mort sur le coup. L'affaire était terminée.

Mais pas pour moi : il me fallait découvrir quel était le fumier qui l'avait vendu. J'avais déjà ma petite idée sur le maillon pourri de la chaîne : j'ai mené mon enquête sans rien dire à personne et je suis arrivé à une certitude absolue.

Il s'agissait de Tulipe, en fait un normand du nom de Le Vitre. Dans de tels cas, tout réseau comportant un tueur patenté, chargé de la sale besogne : éliminer les traîtres. Pas question : c'était pour moi une affaire personnelle et j'ai pour principe de faire tout seul ce que j'entreprends, et de le mener jusqu'au bout. Et puis je le devais à Hervé. J'ai donc agi très simplement : les meurtres trop astucieux sont les premiers découverts. J'ai découpé dans les ateliers une longueur d'un mètre de tuyau de plomb et l'ai emportée, cachée sous mon imperméable, profitant du moment où avait lieu la relève des sentinelles. Découvert, j'aurais expliqué qu'il s'agissait d'une affaire de marché noir. La nuit était tombée et je me suis embusqué dans l'encoignure d'une porte sur le trajet emprunté chaque jour par Le Vitre. Pas de risque d'être vu ; les Allemands faisaient strictement respecter le couvre-feu et d'ailleurs j'avais un *ausweis*^a.

J'ai entendu des pas, je crois même qu'il sifflotait : rien de tel qu'une bonne conscience. Je l'ai frappé, ou plutôt j'ai frappé ; de toute ma force, et j'étais drôlement costaud, à cette époque ; une seule fois, sous la nuque. Le contre-coup du choc dans mon bras m'a écoeuré : la même impression que lorsqu'on fait éclater sous son pied un cancrelat. Puis j'ai jeté le tuyau dans un canal ; pas vu, pas pris. Je n'ai pas eu de regrets ni de remords ; ni à ce moment-là, ni jamais par la suite. Pourquoi en avoir ? J'ai dit que je le devais à Hervé, et je suis de ceux qui payent toujours leur dette. C'était juste. Mais il m'arrive de temps en temps de me demander s'il existe vraiment une justice.

Je ne l'ai dit qu'à une seule personne, Claudette. Là aussi j'ai pensé qu'elle avait droit à la vérité. Elle m'a regardé en silence, avec une curieuse expression, faite de gratitude et de crainte mêlées. Jamais elle ne m'en a reparlé. Et voilà que c'est moi-même qui romps le silence. . . Signe évident de

a. Laisser-passer.

l'âge, si j'en suis à jouer les anciens combattants et raconter mes exploits guerriers. Décidément, je suis bien vieux.

À la Libération, il s'est trouvé des résistants de la onzième heure, très vivants et très décorés, qui ont voulu me chercher noise, pour avoir, qu'ils disaient, collaboré avec la Kriegsmarine. Et là, j'ai été vraiment étonné : les survivants du réseau des fleurs, peu nombreux, hélas ! sont venus comme un seul homme me défendre, bec et ongles, avec tant de violence que mes accusateurs ont dû faire machine arrière. On ne m'a plus inquiété, ni décoré, d'ailleurs. Mais j'ai été touché, à fond, de leur acte de camaraderie qui me prouvait que, malgré mon caractère de cochon, ils m'avaient accordé leur sympathie active. Quant à Le Vitre, je n'ai même pas cherché à savoir s'il avait une famille ou non. À mes yeux, l'affaire était réglée définitivement.

À part un détail, cependant : dès avant la mort de Laurier, j'avais travaillé seul, dans un secret absolu, sur une petite idée que j'avais : comment condamner à mort un sous-marin sans que personne puisse s'en douter. Au bout de deux années de réflexion, d'essais, d'échecs, je suis parvenu à mon but ; j'ai trouvé et construit un système indécélable, implacable, indépendant du mode de propulsion du sous-marin (donc applicable même à un bâtiment atomique, par exemple le nouveau Léviathan soviétique de 35 000 tonnes), Je l'avais calculé de sorte qu'au sortir de l'arsenal les six premières plongées soient absolument correctes, mais la septième définitive — absolument, elle aussi. Et ce n'est pas une vantardise de rêveur : j'ai juste eu le temps, avant le débarquement et le départ des Allemands de la base, d'appliquer mon « procédé » à l'U-872. Personne ne l'a plus revu, les Anglais et les Américains ne l'ont pas revendiqué, les dossiers allemands n'ont avancé aucune explication, tout se limitant à un message radio d'un seul mot « unmöglich »^a, aussitôt

a. Impossible.

interrompu. Ils n'en savaient pas plus. Moi je sais. Moi seul.

Peut-être pas tout à fait : les Soviétiques, qui possèdent la plus grande flotte sous-marine du monde, ont flairé quelque chose. J'ai reçu un jour la visite d'un de leurs spécialistes qui prétendait se nommer Youri Tolboukine. Popof aurait aussi bien fait l'affaire — mais pour spécialiste, il l'était. J'ai éludé ses questions trop précises en prétendant que toute cette histoire était un coup monté par la Gestapo qui me cherchait des misères, que je n'avais jamais rien inventé. Sinon — et je m'efforçais de faire luire la convoitise dans les yeux, j'aurais été trop content de vendre mon procédé au plus offrant. Il est reparti, pas vraiment convaincu ; si peu, même, que la nuit suivante quelqu'un est entré dans mon bureau à l'arsenal, sans rien voler, mais pour photographier mes documents. Seulement, je ne suis pas né de la dernière pluie : je n'avais laissé là que des ébauches de mes travaux, et de ceux qui n'avaient pas réussi. Le vrai dossier ne se trouve que dans ma tête, et c'est un secret que je vais bientôt emporter avec moi. Pourquoi ? Si je présentais mon « procédé » à la marine française, elle me prendrait pour un vieux fou et ne m'écouterait même pas. Les Américains, peut-être que si ; les Soviétiques, oui, certainement. Mais voilà : faire périr des équipages entiers de sous-marinières ne m'intéresse en aucune manière. J'ai tué sans regret quand il le fallait, c'était la guerre — à supposer que ce soit une justification. Mais pas maintenant, plus maintenant. Peut-être qu'un jour un autre spécialiste redécouvrira mon truc ; de mon fait, non, personne ne saura jamais rien. Curieux, pourtant, qu'un vieux buffle comme moi garde dans sa tête jusqu'à sa mort, et même après, un secret qui pourrait, d'une certaine façon, influencer sur le sort du monde. Mais c'est ainsi, et je changerai jamais d'avis là-dessus.

Puis s'est produit, après la Libération, quelque chose d'à moitié prévisible : Claudette et moi, par la force des choses,

nous sommes peu à peu rapprochés, on pourrait presque dire : rattachés l'un à l'autre. Finalement, nous nous sommes mariés. Je pense, après coup, que c'était une demi-sottise ; en tout cas, ce fut un demi-échec. Je me demande si les leçons de notre cas ne peuvent pas être étendues à tous les cas analogues. La merveille de l'amour vrai est que tout y paraît neuf, avec la conviction que rien de tel n'a jamais été depuis que le monde existe ; fût-ce dans les plus petites choses, qu'il s'agisse d'un bouquet de fleurs ou d'un baiser. Pas pour nous : entre Claudette et moi s'interposait toujours Hervé ; entre moi et Claudette, toujours Bertie. Rien n'avait le privilège, le brillant de la nouveauté. Dans les circonstances les plus simples s'imposait la désastreuse nécessité d'une comparaison. Je ne crois pas qu'il y soit allé de notre faute : nous avons joué le jeu avec la meilleure volonté du monde. Mais les mots que je viens d'employer sont déjà d'une triste signification : jouer le jeu, volonté... alors que tout aurait dû être spontanéité, découverte ingénue, comme il est dans le premier amour. Ce n'était pas possible, et notre mariage a fini par ce qu'on appelle une séparation à l'amiable — si ces deux termes ne rugissent pas d'être accolés. Je n'insiste pas davantage : nous n'avons même pas pu rester vraiment amis : peut-il exister amitié réelle quand l'amour a échoué ?

Ainsi me voilà seul, et cette solitude s'est encore aggravée depuis que j'ai pris ma retraite : même plus de rapports professionnels. J'étais costaud, physiquement, et cela doit expliquer mon âge avancé. La mort viendra quand elle voudra : je pense qu'un agnostique n'a pas tellement à la craindre. Ma vie a été parsemée de beaucoup de mauvaises actions, de quelques bonnes aussi. Mais je ne les juge telles que par rapport à moi : y a-t'il vraiment une morale universelle, pour parler comme le lugubre Kant ? Pour ce qui est de l'idée d'un jugement après la mort, elle ne me tracasse pas tellement : d'abord parce que je n'y crois pas. Ensuite, si Dieu existe, il

me trouvera certainement plus bête que méchant, ainsi que la plupart des hommes, je suppose.

Et en attendant ? je survis, c'est tout ce qu'on peut dire ; non dans le désespoir, mais dans l'absence totale de tout espoir. Ni famille, ni amis, rien, même pas une raison de vivre. Je connais un peu un type, presque aussi vieux que moi, veuf, lui aussi, seul. Je lui demandais s'il avait trouvé un moyen pour tenir le coup : il m'a répondu qu'il avait rencontré une amitié, profonde et claire, à laquelle la différence d'âge importe peu. Souvent, il reçoit une lettre, d'une petite écriture serrée, qui sait ce qu'il faut lui dire, et le dit avec une affectueuse simplicité. Voilà sa raison de vivre, dit-il. Ma foi... Chacun est seul juge là-dessus. Tout ce que je puis dire est que je n'ai même pas cela. Ma seule force est de ne pas trop me plaindre et donc pas essayer d'imaginer ce que sera le petit reste de vie qui m'attend. Et de ne pas renoncer : à moi ma sacrée canne, et en avant pour imposer un peu d'exercice à mon sacré genou !